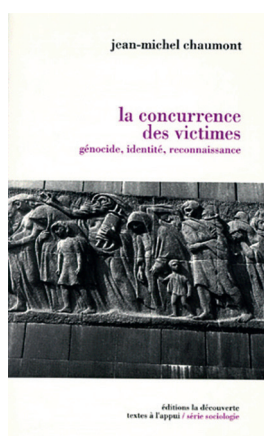


La concurrence des victimes, 20 ans plus tard

→ Jean-Michel Chaumont
Fonds National de la Recherche
Scientifique et Université de
Louvain



Solly: (...). Let me tell you something, I was in a concentration camp. You never even suffered one minute in your life compared to what I went through!

Colby: Look, I'm saying... we spent 42 days trying to survive. We had very few rations, no snacks.

Solly: Snacks?! What are you talking snacks? We didn't eat, sometimes for a week, for a month! Nothing! ...

Colby: We slept on the ground, on the dirt, with 180°F during the day, 98°F at night, with 90% humidity!

Solly: 45°F below zero! ... You see this glass eye? Ha!

Colby: Have you even seen the show?

Solly: Did you ever see *our* show? It was called The Holocaust!

Colby: All I know is I was damn close to that million dollars, all right? And the whole time everyone's backstabbing me, undermining me, trying to get me kicked off the show.

Solly: You don't know nothing about survival. I'm a survivor!

Colby: I'm a survivor!

Solly: I'm a survivor!

Colby: I'm a survivor!

Solly: I'm a survivor!¹

In contemporary public discourse “survivor” refers to an extremely wide range of experiences, from Solly's surviving the Nazi concentration camp, to Colby's endurance as a contestant on the reality TV show.”²

INTRODUCTION

Il y a presque 25 ans, en mai 1995, je défendais à Paris une thèse en sociologie intitulée *Connaissance ou reconnaissance ? Les enjeux latents du débat sur l'unicité de la Shoah*. Deux ans plus tard, une version remaniée de cette thèse paraissait sous le titre de *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance* (Paris, La Découverte, 1997). Bien que ce livre m'ait valu à l'époque de solides inimitiés et parfois des quasi-injures – Claude Lanzmann rejetant par exemple catégoriquement « l'idée » de concurrence des victimes en la déclarant dégoûtante³ –, il a désormais droit de cité et l'expression s'est complètement banalisée⁴. Une mise au point, un quart de siècle plus tard est pourtant bienvenue, car plusieurs évolutions notables se

La concurrence des victimes,
20 ans plus tard
(suite)

sont produites qui modifient sensiblement le tableau tel qu'il se présentait dans les années 1990. J'examinerai ici trois de ces évolutions : l'évincement des victimes par les « survivants », la montée en puissance corrélative d'une éthique de la survie aux antipodes d'une éthique de l'honneur telle que l'incarnaient par exemple les insurgés du ghetto de Varsovie et enfin l'arrivée massive d'acteurs « post-coloniaux » sur le terrain de la concurrence des victimes. Mais avant d'examiner ces développements plus récents, rappelons brièvement la thèse défendue au départ.

LA REVENDICATION DE L'UNICITÉ DE LA SHOAH, UNE DEMANDE DE RECONNAISSANCE

Pourquoi depuis les années 1980, l'unicité – voire « l'unique unicité⁵ » pour reprendre l'expression fameuse de Roy Eckardt – de la Shoah était-elle brandie comme un étendard par quantité de milieux de mémoire – flanqués, il faut le dire, de leurs intellectuels organiques – malgré les débats sordides⁶ que cette affirmation ne manquait pas de susciter avec les milieux de mémoire d'autres génocides, de crimes de guerre et crimes contre l'humanité ? Non seulement l'affirmation était-elle terriblement polémique, mais du point de vue de la connaissance, elle était complètement vaine : pour aucun autre événement historique, une telle prétention à l'unicité n'était élevée et son intérêt scientifique était proche de zéro⁷. Mon hypothèse fut que derrière un pseudo-enjeu de connaissance se dissimulait un véritable enjeu de reconnaissance. J'interprétai la revendication de l'unicité comme une manière détournée de satisfaire tardivement une attente de reconnaissance frustrée lors des décennies précédentes dans le chef de la grande majorité des survivants de la Shoah. En effet, la réelle onde de choc provoquée par l'immensité du crime commis contre le peuple juif par les nazis⁸ fut accompagnée dès le début par deux *reproches* larvés à son encontre : d'une part, les Juifs se seraient laissés conduire à la mort « comme des moutons à l'abattoir », d'autre part, et pire encore, certains Juifs, bien représentés parmi les survivants, auraient collaboré avec les nazis. Deux terribles soupçons – « lâcheté » des victimes passives, « trahison » des survivants – prévenaient ainsi une juste reconnaissance des victimes et des survivants et condamnaient ces derniers à une invisibilité et un silence honteux. Ainsi Alain Finkielkraut affirmait-il encore en 1980 qu'une « *tâche de réhabilitation* nous incombe, sans déroboade possible : la mémoire juive n'est rien d'autre que le combat incessant que nous devons mener contre la mémoire majoritaire, afin d'arracher les morts du génocide au conformisme qui tend à s'emparer d'eux et les déguise, pour la postérité, en suppliciés consentants et ahuris⁹. » En vérité, Finkielkraut arrivait comme la cavalerie après une bataille déjà gagnée. Plus personne déjà alors n'aurait osé utiliser l'image des moutons. Conformément au vœu exprimé par Elie Wiesel en 1967, l'« Holocauste » (comme il disait) n'était plus considéré comme une page honteuse de l'histoire juive¹⁰, bien le contraire on ne parlait quasiment plus que de lui – au grand dam d'ailleurs d'autres catégories de victimes du nazisme, parmi lesquelles, en Belgique, les anciens partisans armés d'obédience communiste ou bundiste bien représentés chez les

fondateurs de la Fondation Auschwitz de Bruxelles. Mais qu'en était-il de la réhabilitation des « traîtres » ?

LES ÉLITES JUIVES ET LES MEMBRES DES SONDERKOMMANDOS

Le reproche de collaboration des élites juives avec les nazis a été ouvertement exprimé par Hannah Arendt dans son ouvrage *Eichmann à Jérusalem*. On se souvient de cet accablant passage : « Partout où il y avait des Juifs, il y avait des responsables juifs, reconnus comme tels, et ces responsables, à de très rares exceptions près, *collaborèrent*, d'une façon ou d'une autre, pour une raison ou une autre, avec les nazis¹¹. » Pour Arendt, la question de la passivité des masses juives était pure diversion par rapport au problème autrement crucial de la responsabilité de ses élites. Selon elle, « pour un Juif, cette *participation* de responsables juifs à l'extermination de leur propre peuple, est, sans aucun doute, le plus sombre chapitre de cette sombre histoire¹². »

– Crématoire
Auschwitz-Birkenau



© Georges Boschloos / Fondation Auschwitz

La concurrence des victimes,
20 ans plus tard
(suite)

Lorsque parurent ces lignes aux États-Unis en 1963, elles déclenchèrent ce qui demeure aujourd'hui encore la plus féroce polémique internationale jamais provoquée par la Shoah. Mais lorsque parut la traduction française de son livre en décembre 1966, elle avait été précédée de quelques mois par une autre polémique qui lui vola la vedette : la controverse créée par la parution du *Treblinka* de Jean-François Steiner. Au cœur de cette affaire-là, il était également question de trahison, mais non plus des élites : il s'agissait plutôt des membres des *Sonderkommandos* qui, dans les camps et centres de mise à mort, étaient les petites mains du génocide¹³. Dans l'entretien fracassant qu'il accorda à l'hebdomadaire gaulliste *Le Nouveau Candido*, Steiner s'en expliquait :

Les Allemands après avoir mis en marche la machine n'étaient plus là que comme dans une usine automatisée où des techniciens en blouse blanche se promènent avec des burettes et vont de temps en temps mettre une goutte dans un engrenage tandis que la machine marche toute seule. Là, la machine marchait toute seule et c'étaient les Juifs qui la faisaient marcher. C'est un aspect très « scandaleux » des camps de la mort qui fait apparaître les victimes comme *complices* de leurs bourreaux, qu'on a souvent préféré taire¹⁴.

Steiner, lui, ne se taisait pas qui estimait à quinze vies juives le prix quotidien de la survie d'un membre d'un *Sonderkommando* à Treblinka¹⁵.

LA RÉHABILITATION DES SONDERKOMMANDOS ET L'AVÈNEMENT DES SURVIVANTS

Il est très significatif que les écrits laissés par les membres – assassinés plus tard – des *Sonderkommandos* de Birkenau n'aient été rendus accessibles au grand public francophone¹⁶ qu'au début de ce millénaire alors que la plupart d'entre eux étaient connus des spécialistes, et parfois même traduits en français dans des éditions confidentielles¹⁷, depuis la fin de la guerre. C'est bien l'indice du fait qu'il s'agissait d'écrits de pestiférés. À l'idée qu'ils eussent pu se retrouver dans leur situation – et il faut rappeler ici que ces malheureux étaient désignés à l'arrivée dans l'ignorance totale de ce qu'ils devraient faire dans les *Sonderkommandos*, – d'autres rescapés déclaraient qu'ils espéraient qu'ils auraient eu le courage de se suicider. Plutôt mourir que d'accomplir ces tâches, disaient d'une seule voix Primo Levi¹⁸ et notre amie tant regrettée Renée Van Hasselt¹⁹, elle aussi rescapée d'Auschwitz. Dès 1966, Claude Lanzmann a pris leur défense, mais c'est fort de la notoriété acquise via son film, dans la préface rédigée en 1980 pour les mémoires de Filip Müller qu'il les érigea au rang de « nobles figures, fossoyeurs de leur peuple, héros et martyrs tout à la fois²⁰. » De façon surprenante, la Fondation Auschwitz de Bruxelles à laquelle il avait été précédemment fortement reproché de s'être rendue coupable de la stigmatisation des « victimes passives »²¹, joua un rôle non négligeable dans ce processus de réhabilitation des *Sonderkommandos* à travers notamment le colloque organisé en 2013

sur « les travailleurs forcés de la mort. *Sonderkommandos* et *Arbeitsjuden*²². » Voici ce qu'écrivait d'eux l'éphémère directeur de la Fondation Auschwitz Philippe Mesnard dans sa postface à l'édition du second manuscrit de Zalmen Gradowski : « Parce qu'ils étaient contraints à ces travaux insupportables, ils bénéficièrent d'un traitement d'exception. Ils étaient nourris, vêtus, logés comme nul autre prisonnier du camp. Parmi eux, certains s'habituaient, d'autres, en nombre restreint, se suicidèrent. La majeure partie vécut dans la détresse²³. » De détresse, il est en effet beaucoup question dans les écrits de Gradowski et des autres, mais plus encore, pour reprendre un terme de Gradowski lui-même, de couardise. Les uns et les autres sont, de manière générale, beaucoup moins indulgents envers eux-mêmes et leurs semblables que ne le sont leurs éditeurs contemporains et je fais personnellement davantage crédit à leurs témoignages de première main. Sans doute, les avocats bien intentionnés des *Sonderkommandos* ont-ils oublié les courageux témoignages comme celui que donna Richard Glazar, rescapé de Treblinka, à Gitta Sereny au début des années 1970 :

Les choses sont allées de mal en pis, durant ce mois de mars [1943], a-t-il poursuivi. Il n'y avait plus de convoi [...]. Dans les magasins, tout avait été emballé et expédié – jusque-là nous n'en avions jamais mesuré l'immensité parce que tout était toujours bourré. Et soudain, tout était parti – vêtements, montres, lunettes, souliers, cannes, marmites, linge, pour ne pas parler de la nourriture – et un jour il n'est plus rien resté. Vous ne pouvez pas imaginer ce que nous avons ressenti, quand il n'y a plus rien eu. Vous comprenez, les *choses* étaient notre raison de demeurer en vie. S'il n'y avait plus de *choses* à ranger, pourquoi nous auraient-ils laissés en vie ? Et pour couronner le tout, pour la première fois, nous avions faim. Nous mangions la nourriture du camp, maintenant, et elle était infecte et, bien entendu totalement insuffisante [...]. Notre moral était justement au plus bas quand, un jour de la fin mars, Kurt Franz [un officier SS] a pénétré dans nos baraques, le visage tout réjoui : « À partir de demain, les convois recommencent. » *Et savez-vous ce que nous avons fait ? Nous avons crié : « Hurrah ! Hurrah. »* Ça semble incroyable aujourd'hui. *Chaque fois que j'y pense, j'éprouve comme une petite mort ; mais c'est la vérité. C'est ce que nous avons fait, nous en étions là.* Effectivement le matin suivant, ils sont arrivés. Nous avons passé toute la soirée précédente dans un état d'excitation et d'attente ; cela signifiait la vie – comprenez-vous – être sauvés et vivants. *Le fait que c'était la mort des autres, quels qu'ils soient, qui signifiait notre vie, n'était plus en question ; nous étions au-delà de ça, c'était un conflit dont nous avions débattu encore et encore. L'important pour nous c'était de savoir d'où ils venaient. Seraient-ils riches ou pauvres ? Auraient-ils de la nourriture ou non ?*²⁴

Autrement dit, leurs gardiens et les circonstances avaient transformé ces malheureux en des adeptes d'une éthique de la survie à tout prix qui donne la chair de poule... C'est là précisément ce qu'escamotent un peu vite leurs hagiographes contemporains. Peut-être est-ce parce que notre temps, après avoir brièvement célébré les victimes, glorifie davantage maintenant les survivants, ces résilients qui sont censés avoir trouvé en eux-mêmes les ressources pour survivre au pire et en

La concurrence des victimes,
20 ans plus tard
(suite)

sortir grandis. Quoi qu'il en soit, il y a de quoi rester pantois quand l'on se souvient que durant tant de décennies, quasiment toutes les branches innombrables de la mémoire juive célébrèrent avec ferveur la morale de l'honneur dont, entre autres résistants, les insurgés du ghetto de Varsovie avaient été d'exemplaires représentants²⁵. Certes, cette morale de l'honneur avait ses propres points aveugles²⁶, mais il ne semble pas évident que l'on ait gagné au change ni d'un point de vue éthique²⁷ ni d'un point de vue politique²⁸.

L'ÉLARGISSEMENT « POST-COLONIAL » DE LA CONCURRENCE DES VICTIMES

La concurrence des victimes, telle que j'avais pu l'observer *in situ* à la Fondation Auschwitz fin des années 1980 concernait exclusivement des milieux de mémoire issus de la criminalité de l'État national-socialiste. Lors d'un séjour postérieur aux

— Monument aux héros du
ghetto, Varsovie



États-Unis, j'avais constaté que des catégories de victimes sans lien avec la Seconde Guerre mondiale y réagissaient aussi négativement face à la revendication de l'unicité de la Shoah : les descendants des Arméniens, les descendants d'esclaves noirs, les descendants des peuples amérindiens. De retour en Belgique les représentants des victimes du génocide perpétré au Rwanda à peine une année plus tôt s'en plaignaient déjà. Mais, à l'époque, les descendants des peuples colonisés se faisaient peu entendre. À en croire le lumineux livre de Pierre Hazan, c'est la conférence onusienne de Durban en septembre 2001 qui représenta le réel coup d'envoi de ce qu'il nomme un « emballement victimaire » consécutif à « une surenchère des mémoires meurtries²⁹ » :

Une colère profonde anime beaucoup d'ONG à Durban, d'autant qu'elles lisent dans le fonctionnement du système économique la perpétuation de l'exploitation meurtrière d'antan. En assimilant la traite négrière et la colonisation à ces crimes internationaux, les ONG africaines veulent obtenir une reconnaissance par l'Occident de sa responsabilité criminelle. En recourant à des catégories de crimes déclarés imprescriptibles, elles cherchent à ouvrir un champ de revendications financières, en nouant devoir de mémoire, demandes de repentir et réparations³⁰.

Quelques jours après la clôture de la conférence, les attentats du 11 septembre ont éclipsé les revendications tumultueusement manifestées à Durban. Plusieurs indices incitent cependant à croire qu'elles n'ont pas dit leur dernier mot. N'a-t-on pas vu tout récemment une délégation d'experts onusiens recommander à la Belgique de présenter des excuses pour la colonisation et ses horreurs³¹ ? Plus ouvertement en contestation frontale de la centralité d'Auschwitz dans la conscience historique occidentale, de nombreuses voix soutinrent et soutiennent que les violences coloniales européennes furent le terreau occulté de la criminalité d'État nazie³². Depuis lors, de plus en plus nombreuses, des versions non caricaturales de ces mises en perspective paraissent³³. Dans les universités – occidentales en particulier³⁴ –, la popularité de courants « post-coloniaux » imputant tous les maux de la terre à l'Occident en général et à la science occidentale en particulier est un indice du fait qu'une fois de plus, des enjeux de reconnaissance sont revendiqués indirectement sous couvert d'enjeux de connaissance. La question de l'unicité de la Shoah qui avait suscité tellement d'écrits passionnés – de bien médiocre facture en général – a quasiment disparu des agendas scientifiques et associatifs. On peut présumer que la satisfaction, tant matérielle que symbolique, de l'attente de reconnaissance dont elle était le support explique cette disparition. Cependant comme la satisfaction des attentes des « damnés de la terre » supposerait rien moins que l'instauration d'une justice globale et donc une véritable révolution de l'ordre mondial, on peut prédire sans risque d'erreur que le nouveau combustible de la concurrence des victimes n'est pas prêt de se tarir. ■

La concurrence des victimes,
20 ans plus tard
(suite)

- (1) Solly : [...] Laisse-moi te dire quelque chose, j'étais dans un camp de concentration. Tu n'as jamais souffert une seule minute dans ta vie comparée à ce que j'ai traversé !
Colby : Écoute, je dis... nous avons passé 42 jours à essayer de survivre. Nous avons eu très peu de rations, pas de casse-croûte.
Solly : Casse-croûte ? ! Qu'est-ce que tu racontes ? On ne mangeait pas, parfois pendant une semaine, pendant un mois ! Rien !...
Colby : Nous avons dormi sur le sol, sur la terre, à 180°F pendant la journée, 98°F la nuit, avec 90 % d'humidité !
Solly : 45°F sous zéro !... Tu vois cet œil de verre ? Ha !
Colby : As-tu au moins vu le spectacle ?
Solly : Tu as déjà vu *notre* spectacle ? Ça s'appelait L'Holocauste !
Colby : Tout ce que je sais, c'est que j'étais près du million de dollars, d'accord ? Et pendant tout ce temps, tout le monde me poignarde dans le dos, me sape. Moi, essayant de me faire virer de l'émission.
Solly : Tu ne connais rien à la survie. Je suis un survivant.
Dans le discours public contemporain, le terme « survivant » fait référence à un très large éventail d'expériences, allant de la survie de Solly au camp de concentration nazi, jusqu'à l'endurance de Colby en tant que concurrent à l'émission de télé-réalité.
*Traduit par le Secrétariat de rédaction.
- (2) Série télévisée HBO, *Curb Your Enthusiasm*, extrait cité par Shani Orgad. « The Survivor in Contemporary Culture and Public Discourse: a Genealogy », *The Communication Review*, 2009, volume 12, 2, p. 133.
- (3) Cf. Claude Lanzmann, déclaration lors d'un débat avec Pierre Nora le 8 octobre 2008 : « Je suis totalement contre l'idée de concurrence des victimes, qui me dégoûte. », http://www.lph-asso.fr/index72a5.html?option=com_content&view=article&id=50%3Anouvel-observateur-pourquoi-legiferer-sur-lhistoire&catid=15%3Adebats&Itemid=27&lang=fr, consulté le 26 avril 2019.
- (4) Pour plus de 7 290 000 résultats sur Google pour l'expression « concurrence des victimes » ce 2 mars 2019. Le titre appartient déjà à ce point au domaine commun qu'Esther Benbassa a pu publier dès 2006 un texte intitulé « La concurrence des victimes », in *Culture post-coloniale 1961-2006*, Pascal Blanchard éd., Paris, Autrement, 2006, p. 102-111 ; sans mentionner le livre auquel elle empruntait son titre...
- (5) Roy Eckardt, « *Is the Holocaust Unique?* », *Worldview*, n° 17, 1974, p. 31 : « Nous commençons par l'observation que tous les événements historiques sont uniques. L'histoire ne se répète pas [...] Par conséquent notre question n'est pas « L'Holocauste est-il unique ? » car c'est un truisme que de répondre par l'affirmative. La question est :

« En quel sens l'Holocauste est-il unique ? » Est-il, en effet, *uniquement* unique ? »

- (6) Sordides puisqu'ils finissaient généralement par une question du genre « Pensez-vous réellement qu'un enfant [X] vaille moins qu'un enfant juif ? », question toujours suivie d'une dénégation en règle. Ainsi, dès 1967, George Steiner posa à Wiesel la question de savoir s'il croyait vraiment qu'un enfant vietnamien tué par les bombes au napalm valait moins qu'un enfant juif gazé... : « Si tu interdis de comparer l'agonie de quelqu'un qui est torturé et brûlé vivant maintenant à celle de ceux qui le furent alors — et c'est, je pense, ce que tu es occupé à faire, Elie — ceci est un fait que je crois infidèle au génie le plus profond de l'imagination juive et du sens juif de l'implication dans le destin de l'homme. » (Intervention durant le séminaire « Jewish Values in the Post-Holocaust Future: A Symposium », in *Judaism*, XVI, 3, été 1967, p. 289).
- (7) Cf. Alan Rosenberg, « Was the Holocaust Unique? A Peculiar Question? », in *Genocide and the Modern Age: Etiology and Case Studies of Mass Death*, Isidor Wallimann et Michael Dobkowski (dir.), New York, Greenwood Press, 1987, p. 146 : « De toutes les énigmes, des paradoxes et des dilemmes auxquels la recherche sur l'Holocauste est confrontée, la question de l'unicité est certainement la plus débattue et la plus clivante, la question la plus susceptible de provoquer des controverses partisans et de déclencher les passions dans la discussion. Dans mes propres efforts pour analyser les enjeux sous-jacents à la question de l'unicité, j'ai été frappé par l'extrême bizarrerie de la question elle-même [...] Ce qui me semble étrange est le fait que la légitimité de la question en tant que telle soit tenue pour acquise, qu'il soit si facilement admis que l'unicité de l'Holocauste n'est pas seulement un bon sujet d'analyse mais un problème de la première importance. L'anomalie réside ici en ceci que la « question de l'unicité » elle-même est tenue pour être d'une importance cruciale pour la compréhension de l'Holocauste bien qu'elle ne soit pertinente que pour peu d'autres — voire pour aucun autre — événements importants de l'histoire. »
- (8) Cf. François Azouvi, *Le mythe du grand silence. Auschwitz, les Français, la mémoire*, Paris, Fayard, 2015.
- (9) Alain Finkielkraut, *Le Juif imaginaire*, Paris, Seuil, 1980, p. 57. Sauf indications contraires, toutes les italiques sont miennes.
- (10) Cf. Les interventions de Wiesel durant le même séminaire où se trouvait George Steiner et quelques autres figures notables : « Jewish Values in the Post-Holocaust Future: A Symposium », in *Judaism*, XVI, 3, été 1967, p. 266-299.
- (11) Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard, 1966, p. 141.
- (12) *Ibid.*, p. 134. Sauf indications contraires, toutes les italiques sont miennes.

- (13) S'agissant des *Sonderkommandos* de Birkenau, le réalisateur Láslo Nemes en a donné dans *Le fils de Saul* des images glaçantes qui lui ont valu le Grand Prix du Festival de Cannes en 2015.
- (14) Jean-François Steiner, « L'usine à tuer des Juifs », *Le Nouveau Candide*, 14 mars 1966, p. 2. Pour une analyse approfondie de « l'affaire Steiner », je me permets de renvoyer à mon livre, *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*, Paris, La Découverte, 2017.
- (15) Jean-François Steiner, *Treblinka*, Paris, Fayard, 1966, p. 143.
- (16) La première édition « grand public » est le recueil intitulé *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau* publié au Livre de Poche en 2005. L'œuvre inoubliable de Zalmen Gradowski, partiellement publiée sous le titre *Au cœur de l'enfer. Témoignage d'un Sonderkommando d'Auschwitz 1944* est publiée en 2001 dans la petite maison d'édition Kimé et rééditée par les Éditions Tallandier en 2009. Elle a été retrouvée dès 1945... Aucun de ces textes fondamentaux n'a fait l'objet à ce jour d'une édition scientifique en traduction française.
- (17) Ber Mark, *Des voix dans la nuit. La résistance juive à Auschwitz-Birkenau*, Paris, Plon, 1982.
- (18) Primo Levi, *Le devoir de mémoire. Entretien avec Anna Bravo et Federico Cereja*, Paris, Mille et une nuits, p. 66 : « Je me suis demandé ce que j'aurais fait si cela m'était arrivé, si j'aurais eu le courage de me tuer, de me faire tuer, au cas où on m'aurait affecté à une telle tâche. Peut-être ne comprenaient-ils pas. Il y a des cas de gens qui ont préféré se faire tuer plutôt qu'entrer dans les *Sonderkommandos*, d'autres ne l'ont pas fait. »
- (19) Renée Van Hasselt, « Au-delà de cette limite... » (entretien avec Yannis Thanassekos et Jean-Michel Chaumont), *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 28, 1991, p. 43 : « Celui qui aurait appartenu au kommando de la mort et se serait jeté dans les fils [barbelés], c'est admirable. Mais très peu l'ont fait. » Avec la modestie qu'on lui connaissait, elle précisait bien entendu que « si j'avais eu à choisir entre le kommando de la mort et survivre encore un peu, je n'oserais pas jurer ce que j'aurais fait. »
- (20) Claude Lanzmann, « Préface » au livre de Filip Müller, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Paris, Pygmalion, 1980, p. 15.
- (21) Rappelons par exemple ces propos particulièrement durs de Paul Halter en 1990 : « Tu as des anciens qui se glorifient d'être allés dans les camps et qui se baladent avec un petit béret avec des lignes et qui sont tout contents de montrer qu'ils ont été dans les camps et de raconter leur histoire... Moi je les considère avec un peu de mépris parce que ça n'a rien de valorisant d'avoir vécu la vie des camps, au contraire. Ce que j'admire, moi, ce sont les résistants qui ont résisté pendant toute la guerre pour s'en sortir vivant. Moi je trouve cela extraordinaire. Ce sont ces gens-là que j'aurais porté sur un pavois et pas des gars qui ont eu le malheur de se faire arrêter et déporter. Ce sont eux qu'on a glorifié. C'est un renversement total des valeurs. » (Paul Halter, « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », entretien avec Yannis Thanassekos et Jean Michel Chaumont, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 23, janvier-mars 1990, p. 84. À l'époque, Maxime Steinberg avait rédigé plusieurs textes accusant la Fondation Auschwitz de ne pas distinguer suffisamment le génocide des Juifs des autres crimes nazis. Comme l'exemple de Paul Halter l'illustre bien, le manque de distinction reproché concernait en vérité davantage les réalités sociales que les réalités scientifiques.
- (22) Voir par exemple sur YouTube la conférence de Philippe Mesnard : <https://www.youtube.com/watch?v=4zEZk8-CUYw>, consulté le 26 avril 2019.
- (23) Philippe Mesnard, « Entre histoire et littérature, écrire la catastrophe », in Zalmen Gradowski, *Au cœur de l'enfer. Témoignage d'un Sonderkommando d'Auschwitz 1944*, Paris, Tallandier, 2009, p. 202.
- (24) Richard Glazar, entretien avec Gitta Sereny, *Au fond des ténèbres. De l'euthanasie à l'assassinat de masse : un examen de conscience*, Paris, Denoël, 1974, p. 227.
- (25) Rappelons à ce propos le beau livre qu'un ancien collaborateur de la Fondation Auschwitz y a consacré : Markus Meckl, *Helden und Märtyrer. Der Warschauer Ghettoaufstand in der Erinnerung*, Berlin, Metropol Verlag, 2000. Soulignons-le : les « héros et martyrs » étaient les combattants juifs, pas les membres des *Sonderkommandos*...
- (26) Points aveugles bien mis en évidence notamment par le regretté Tzvetan Todorov dans *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991.
- (27) Sur la régression morale associée aux morales de la survie à tout prix, voir le beau livre de Frédérique Leichter-Flack, *Qui vivra, qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde*, Paris, Albin Michel, 2015.
- (28) C'est du moins ce que j'ai soutenu dans « L'éthique de la survie et l'esprit du capitalisme post-soviétique », en ligne sur le site AOC : <https://aoc.media/opinion/2018/02/14/lethique-de-survie-lesprit-capitalisme-post-sovietique/>, consulté le 26 avril 2019.
- (29) Pierre Hazan, *Juger la guerre, juger l'histoire*, Paris, PUF, 2007, p. 109.
- (30) *Ibid.*, p. 112 et Pierre Hazan de poursuivre : « Ainsi, Alioune Tine, l'un des porte-paroles les plus éloquents des ONG africaines, rend bien compte de cette soif à la fois de revanche et de justice : "Nous exigeons que l'esclavage et le colonialisme soient reconnus comme un double holocauste et crimes contre l'humanité et nous exigeons réparations de la part de l'Occident pour le pillage des matières premières, le déplacement forcé des populations, les traitements inhumains et la pauvreté actuelle de l'Afrique, fruit de cette histoire de crimes et de spoliations." »
- (31) <https://www.lesoir.be/206103/article/2019-02-11/la-belgique-invitee-presenter-des-excuses-pour-son-passe-colonial> ou https://www.levif.be/actualite/belgique/excuses-de-la-belgique-pour-son-passe-colonial-le-monde-politique-circonspect/article-normal-1093499.html?cookie_check=1551543742, consulté le 26 avril 2019.
- (32) Sven Lindqvist, *Exterminate all the Brutes*, Londres, Granta Publications, 1996.
- (33) Cf. Dan Stone, « The historiography of genocide: beyond 'uniqueness' and ethnic competition », *Rethinking History. The Journal of Theory and Practice*, vol. 8, issue 1, 2004. Du même auteur, voir aussi *Histories of the Holocaust*, New York, Oxford University Press, 2010. Voir aussi Daniel Blatman, « Holocaust Scholarship: Towards a Post-Uniqueness Era », *Journal of Genocide Research*, vol. 17, issue 1, 2015.
- (34) Voir sur ce paradoxe le livre éclairant de Thomas Brisson, *Décentrer l'Occident. Les intellectuels postcoloniaux chinois, arabes et indiens et la critique de la modernité*, Paris, La Découverte, 2018.